

Cécilia Dutter

L'AMOUREUSE

*Le roman de Marie-Madeleine*

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2021  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-4145-5

À Judith, ma fille cadette,  
jeune et intrépide combattante du juste,  
qui porte si bien son nom,  
en hommage à l'amour et à la foi qui nous lient.



« S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur, et que nous ignorons nous-mêmes. »

FRANÇOIS DE LA ROCHEFOUCAULD,  
*Réflexions ou Sentences et Maximes morales*



IGNORANCE



## I

Demain, à l'aube, elle partira.

L'idée lui trotte dans la tête depuis des mois. Longtemps, elle l'a effleurée comme un rêve impossible mais compensatoire. Quand elle suffoque dans la vie étriquée où s'épanouit Marthe, son aînée si sage, parfaite et dévouée, quand les reproches acides de sa sœur lui cinglent les oreilles – « Tu n'es qu'une bonne à rien, une ingrate, une enfant gâtée » –, quand autour d'elle tout lui semble triste et désolé, elle laisse aller son imagination loin, très loin de Béthanie, petite bourgade sans charme où elle a grandi.

Sur la route qui va de Jéricho à Jérusalem, l'endroit, situé sur le versant est du mont des Oliviers qui surplombe la cité, n'est qu'une simple halte avant le plongeon dans le grouillement urbain. En sens inverse, lorsque le voyageur quitte la ville sainte, Béthanie est le premier et le dernier village où il peut s'approvisionner. Au-delà de ce point de passage, le désert judéen s'étire sur des kilomètres, repaire des brigands cachés dans les

## L'AMOUREUSE

massifs montagneux qui détroussent sans vergogne ceux qui s'aventurent sur ces terres arides. C'est aussi le refuge des ermites, fous de Dieu et de solitude, terrés dans des grottes que le vent et les pluies d'hiver ont creusées de part et d'autre du Wadi Qelt, ce canyon rocheux où s'évacuent les eaux providentielles.

Marthe n'a pas tout à fait tort de tancer sa cadette. Marie ne devrait pas se plaindre car elle est très privilégiée. Le destin ne l'a-t-il pas fait naître dans un foyer aisé ? A-t-elle jamais manqué de rien ? Au contraire de l'immense majorité des villageois qui se contentent d'un gros cube de terre blanchi à la chaux en guise d'habitation, pièce unique sans fenêtres où s'orchestre le quotidien de la famille dans une promiscuité des plus insalubres, elle a la chance d'habiter une belle maison en briques du pays, fabriquées avec de l'argile et de la paille puis cuites au four.

De part et d'autre de la cour centrale, où une citerne sert aux ablutions rituelles, se répartissent les chambres. Marthe et Marie en partagent une. Leur frère, Lazare, dort dans celle contiguë. Les parents ont également la leur. L'intérieur, plutôt sombre en raison de l'absence de fenêtres, est éclairé par des chandeliers et la lampe à huile, qui reste allumée en permanence. À l'étage, on a aménagé une terrasse au toit de branchages comme il est de coutume dans ce pays torride, pour profiter d'une pièce supplémentaire protégée du soleil. Lors des grands dîners de fête, l'on se réunit dans cette

## IGNORANCE

« chambre haute » entre proches et amis. Chacun peut aussi s'y retirer dans la journée pour se reposer, prier ou méditer.

Issue de l'union de Syrus le Yaïrite, l'archiprêtre de David, et d'une mère descendant de la lignée royale d'Israël, mais non davidique, Marie appartient à une famille de l'aristocratie sacerdotale. Cependant, ne résidant pas à Jérusalem, elle n'a pas l'habitude de fréquenter ses pairs qui vivent en cercle fermé. Aucune commune mesure entre sa maison et les somptueuses demeures en pierre calcaire devant lesquelles elle s'extasie lorsqu'elle se rend dans la ville sainte pour le traditionnel pèlerinage de Pessah. Sur les hauteurs, dans les beaux quartiers du mont Sion, ces palais rivalisent de magnificence. Ceux des grands prêtres qui officient au Temple et, surtout, ceux des riches patriciens romains. On lui a raconté que derrière leurs hauts murs d'enceinte, des cours intérieures entourées de portiques abritaient des bassins où l'on pouvait se baigner. Que les propriétaires nantis se prélassaient à l'ombre d'authentiques jardins d'éden. Qu'à la nuit tombée, on leur servait des mets raffinés arrosés de vins capiteux. Qu'ils chantaient, dansaient et s'aimaient jusqu'au petit matin... La belle vie ! La vraie, la seule digne de ce nom, songe la jeune fille dont le quotidien n'est qu'ennui.

Souvent, pour échapper à l'oisiveté des journées qui s'égrènent dans une monotonie mortifère, elle monte sur le toit terrasse de la maison familiale, son royaume. Dans la torpeur de l'après-midi, alanguie sur une paillese,

elle s'invente une autre histoire au sein d'une de ces demeures au luxe tapageur. Une existence d'abondance, de gaieté et de volupté dont elle serait l'héroïne. Entre veille et sommeil, son esprit digresse, façonne des scénarios, élucubre mille intrigues romantiques, impatient de connaître le grand frisson sentimental. Pour cette adolescente pleine d'ardeur, l'amour est synonyme de passion. Or, elle désespère de rencontrer celui qui enflammera son cœur dans ce bourg perdu qu'est Béthanie...

Ce n'est pourtant pas faute de prétendants. Tous les garçons du village rêvent de serrer Marie dans leurs bras. Transportés par sa chevelure fauve et sa peau laiteuse qu'elle prend soin de ne jamais exposer au soleil pour lui garder cette transparence si peu commune en ces contrées, ils n'ont d'yeux que pour elle. Il faut dire qu'elle ne passe pas inaperçue avec ses tuniques chatoyantes. Un cordon de lin souligne sa taille de guêpe. Devant ses pieds de fée glissés dans de fines sandales en cuir, l'imaginaire masculin s'emballe quand par bonheur le vent souffle fort et dévoile le début de sa cheville. Provocante, elle aime soutenir le regard des hommes qui la toisent. Elle se rit d'eux et jouit de l'émoi qu'elle suscite en jouant d'une gracilité juvénile qui tranche avec le chaloupé aguicheur maintes fois travaillé dans le secret de sa chambre pour mieux qu'on la remarque.

Lorsqu'elle traverse le village en se déhanchant comme une danseuse orientale, les conversations s'interrompent. C'est comme si tout se figeait autour d'elle. Défiant la Loi

de Moïse et les bonnes mœurs, les garçons s'attardent longuement sur sa silhouette pleine de promesses.

Elle vient tout juste de fêter ses treize ans. Quel autre destin pour une jeune Juive pubère que de passer des bras d'un père à ceux d'un mari ? Son sort est scellé, d'autant que sa beauté du diable attire toutes les convoitises. À coup sûr, le choix paternel se portera sur le plus offrant.

Après le mariage, elle ne sait que trop bien ce qui l'attend : la soumission à l'autorité de l'époux, l'accomplissement dans la maternité – donner au mâle une descendance, la plus nombreuse possible pour le rendre fier, perpétuer la race et répondre ainsi aux préceptes religieux –, ne sortir qu'en couvrant sa chevelure, ne plus adresser la parole à quiconque à l'extérieur, accepter la prison de la domesticité.

Ses amies du même âge ne voient là rien à redire. Chacune attend sagement son heure, bienheureuse que, chez les Juifs, les hommes aient peu de goût pour la polygamie. Elles aiment l'idée d'être l'élue d'un mari et maître. Leur seule hantise est la stérilité. Si le couple ne donne naissance à aucun enfant, la faute leur en sera imputée. Quoi de pire que de subir l'affront d'une répudiation ?

Marie rejette en bloc cette trajectoire déjà tracée. Quand on a tous les hommes à ses pieds, pourquoi se contenter d'un seul ? Quand on a le monde entier à sa portée, comment accepter d'être recluse au foyer ?

En tant que fille, elle a reçu une éducation religieuse très sommaire. À l'inverse de son père et de son frère, elle a peu fréquenté le Temple de Jérusalem. Les rares fois où on l'y a menée, elle est restée dans la cour réservée aux femmes, séparée par un haut mur de celle des hommes. Elle ne se rend presque jamais à la synagogue, cette maison d'assemblée, prolongement du Temple dans les villages, où l'on médite et l'on prie. Porter des phylactères et des franges au manteau, réciter la prière du *Chema Israël* matin et soir, assister à la lecture de la Loi, écouter le son du schofar lors de la fête de Roch Hachana, ces obligations et bien d'autres encore sont strictement masculines. On lui a dit : *Dieu est Celui qui est*. Elle n'en demande pas davantage. L'Éternel appartient au monde fermé des hommes et ne la concerne que de loin.

Par sa naissance, elle se sait appartenir à une élite sociale. Son physique de déesse ne lui offre-t-il pas une preuve supplémentaire qu'elle fait partie des êtres d'exception ? Pourquoi continuer de végéter à Béthanie ? Elle ne veut pas se lier pour toujours à un homme et se rebelle contre cette destinée qu'on lui tend en modèle.

Elle a entendu parler d'un endroit en Galilée où tout est différent. Le lac de Tibériade, ce nom sonne comme un appel. Là-bas vivent des païens qui ne croient qu'en eux-mêmes. Ils n'ont d'autre loi que leurs désirs. Elle voudrait les rejoindre pour goûter à cette existence légère et ne plus avoir de comptes à rendre à personne.

## IGNORANCE

Dans son cœur, le mot *liberté* s'imprime en lettres de feu. Il est sa boussole. Le sang qui bouillonne dans ses veines aspire à rencontrer cet autre grand flux de la vraie vie qui se déploie derrière les portes de Béthanie. Une seule certitude : elle fera de la sienne une œuvre d'art.

C'est décidé. Demain, à l'aube, elle partira.

## II

Sur sa fugue, elle garde le mystère. De ce petit matin où, profitant du sommeil de la maisonnée, elle est partie sans se retourner à la conquête d'elle-même et de sa nouvelle vie, elle ne dit mot. De cette épopée qui l'a menée de Judée en Galilée par la *via romana*, de ces dix jours de marche, d'errance et de solitude sur les routes caillouteuses et desséchées de Samarie, de la faim et de la soif qui l'ont tenaillée avant qu'elle ne longe les rives plus accueillantes du Jourdain, de la peur d'être agressée, de la ruse déployée pour échapper aux rencontres de mauvaise fortune, du courage qu'il lui a fallu pour avancer vers ce destin qu'elle dessinait pas à pas, elle ne consent à lâcher que quelques bribes d'informations à l'amant d'un soir lorsqu'ils ont beaucoup bu et se sont longuement épuisés dans le plaisir. Oui, parfois, à la faveur de la tristesse post-coïtale qui l'envahit quand elle s'est donnée à un homme – toujours différent mais invariablement aimé dans un même élan et une même force, de tout son corps et de toute son âme, avec cette

naïveté et cette générosité qui la caractérisent –, elle laisse échapper un souvenir, confidence murmurée, perdue, tandis qu'il sombre dans la léthargie.

S'il l'avait écoutée, il aurait appris qu'un jour, quelques années auparavant, elle avait atteint Magdala sur la rive ouest du lac de Tibériade. La ville, prospère grâce aux nombreuses conserveries de poisson, ses fabriques de barques, ses commerces et ses rues animées, son port et son immense digue ainsi que l'allégresse et l'insouciance qui régnaient dans l'air l'avaient immédiatement séduite. Une clientèle raffinée fréquentait les lieux. Celle des somptueuses villas patriciennes qui bordaient le rivage. Marie avait trouvé ce qu'elle était venue chercher. C'était là, à deux pas de Tibériade, la capitale de Galilée qu'Hérode Antipas avait fait construire, que tout se passait. L'endroit exact où il fallait qu'elle soit.

En digne fils d'Hérode le Grand, le jeune tétrarque, gouverneur de cette province et de la Pérée, voulait marquer son règne de ses réalisations. Son père n'avait pas été intronisé face à son peuple mais à Rome devant le Sénat. Dès son retour au pays, le roi de Judée s'était lancé dans une politique de romanisation du territoire. Il avait ainsi créée la ville de Césarée, en référence à César, en tous points comparable à une ville romaine, et restauré la forteresse de Massada, située près de la mer Morte, pour en faire un authentique palais patricien. Cependant, il avait eu l'intelligence de ne pas trop toucher à la pieuse Jérusalem. S'il y fit construire un majestueux palais le long du mur nord-ouest de la ville haute et la forteresse

d'Antonia permettant d'accueillir la caserne de la garnison romaine, pour acheter la paix sociale auprès des Juifs traditionalistes, il lança le chantier grandiose de reconstruction du Temple de Salomon détruit lors de la prise de la ville par les Babyloniens plus de cinq cents ans auparavant.

Hérode Antipas souhaitait lui aussi être un grand bâtisseur. Après avoir restauré la ville de Sepphoris, détruite par les insurgés à la mort de son père, dont il fit sa première capitale, il projeta de construire sa propre cité. Organisée et équipée comme une cité romaine avec un palais royal, un stade et un forum, c'est là qu'il installerait son pouvoir royal. Toutefois, il avait eu toutes les peines à peupler cette ville bâtie de façon sacrilège sur un ancien cimetière. Vie et mort étant hermétiquement séparées chez les Juifs, les plus radicaux d'entre eux refusèrent d'y résider sous peine d'être impurs.

Le règne d'Hérode Antipas était foncièrement profane. Si les Juifs avaient été tant soit peu intéressés par la gloire mondaine, ils auraient salué cette création urbaine vouée à devenir un centre de marque, mais les travaux somptuaires que sa construction avait nécessités leur paraissaient vains. À leurs yeux, cette ville n'était qu'une œuvre égoïste, construite à la propre gloire d'Hérode, même si ce dernier lui avait habilement donné le nom de Tibériade, en hommage à l'empereur romain. En outre, ces nouveaux aménagements se faisaient sur le dos du peuple, accablé d'impôts.

## IGNORANCE

Qu'à cela ne tienne, pour la remplir d'habitants, le tétrarque avait contraint les étrangers et les pauvres à y émigrer, et même libéré des esclaves à cette fin puis, peu à peu, grâce au centre de formation rabbinique et au sanctuaire pour la prière qu'il avait eu la bonne idée d'installer pour faire taire les plaintes des piétistes, les Juifs avaient fini par y venir, côtoyant les païens attirés par les sources chaudes de Hamat Gader à proximité et la cohorte des courtisans royaux.

Situé à six kilomètres au nord de Tibériade, Magdala était le lieu de villégiature privilégié de ces aristocrates. Ils s'y reposaient des intrigues du pouvoir. Le sang que beaucoup d'entre eux avaient sur les mains se diluait dans les eaux placides et cristallines du lac qu'on appelait avec emphase « la mer de Galilée » tant ses vingt et un kilomètres de long paraissaient vastes. Traversé par celles du Jourdain qui continuaient ensuite leur route jusqu'à la mer Morte et bordé par les monts de Galilée à l'ouest ainsi que les falaises du plateau du Golan à l'est, le lac resplendissait tel un joyau dans un écrin. Par temps clair, de ses berges, on pouvait même apercevoir les hauteurs du mont Safed et les sommets enneigés de l'Hermon, ce qui rendait le cadre encore plus idyllique.

Le climat, très chaud en été et assez doux en hiver, favorisait une végétation luxuriante qui puisait dans la terre noire basaltique incroyablement féconde tous les nutriments dont elle avait besoin. Les rives regorgeaient de palmiers dattiers, de citronniers, d'orangers... Partout où l'œil se posait, un festival de couleurs le ravissait :

nuées mauves et fuchsia des bougainvilliers, pluie dorée des mimosas, grappes carmin des flamboyants, vert profond des cyprès, jade des oliviers... Comme les aristocrates hérodiens, Marie semblait avoir trouvé là son éden.

Le tétrarque, dans l'entourage duquel cette élite vivait, avait retenu la leçon politique de son père. Copiant sa diplomatie, il avait laissé ses prérogatives au Sanhédrin, cette assemblée suprême politique, religieuse et judiciaire juive composée de soixante et onze sages, regroupés en trois collèges : les grands prêtres sadducéens attachés au pouvoir hérodien de par les privilèges qu'il leur accordait ; les scribes ou docteurs de la Loi, majoritairement pharisiens ; et, enfin, les Anciens, notables les plus fortunés et influents de la communauté. Ainsi, Hérode Antipas feignait de ne pas s'immiscer dans les affaires du peuple tout en occupant son territoire. Il n'avait que faire des Lois rabbiniques et n'entendait rien à leurs impératifs moraux exigeants. La façon dont on vivait à la cour était aux antipodes de leurs préceptes rigoristes.

Le cercle aristocratique se réclamait plus volontiers du monde gréco-latin que du monde juif. Romain par son armée et son administration, il était grec par sa culture et sa philosophie. L'hellénisme justifiait toutes ses intempérances. Un vent de liberté soufflait sur la cour où se pratiquaient les mœurs les plus dissolues.

Les esprits se trouvaient fortement marqués par l'hédonisme théorisé par Aristippe de Cyrène qui, dans sa forme primitive, prônait la recherche effrénée du plaisir ainsi que l'évitement de la souffrance comme but de

## IGNORANCE

l'existence humaine et, dans une moindre mesure, par l'eudémonisme d'Épicure et des stoïciens, doctrine plus modérée considérant le bonheur comme finalité de la vie mais dans laquelle les plaisirs, lorsqu'ils sont naturels et nécessaires, n'apparaissent que comme des moyens de l'atteindre.

L'entourage hérodien s'avérait aussi très imprégné de la métaphysique platonicienne, amoureuse de la Beauté, conçue comme une voie d'accès directe à la sagesse. Platon distinguait, en effet, le corps périssable de l'âme immortelle, susceptible de se réincarner à plusieurs reprises. Le philosophe postulait que l'âme avait connu les vérités éternelles (*Eidê*), les Idées, lorsque, affranchie de toute enveloppe corporelle, elle séjournait dans le monde invisible. Réincarnée, elle en conservait de pâles souvenirs qu'il s'agissait pour l'homme, par une attention active à soi-même et à ce qui l'entoure, de faire remonter à la surface afin de toucher du doigt cette réalité vraie, permanente et immuable constituée de tous les modèles uniques et parfaits dont les multiples copies du monde sensible n'étaient que le reflet imparfait. Il invitait à la contemplation de la Beauté afin d'actionner ce phénomène de réminiscence, l'Idée de beauté étant, selon lui, celle qui se manifestait de la façon la plus magistrale dans le monde intelligible, donc la plus profondément ancrée dans l'âme humaine. Il valorisait le corps et tout particulièrement la perception visuelle, en tant qu'outil permettant d'accéder à la connaissance des Idées.

## L'AMOUREUSE

Il conseillait de s'adonner à l'amour et à la contemplation de corps jeunes et beaux.

De même, le relativisme des sophistes comme Protagoras et Gorgias, qui niaient la construction de systèmes cosmogoniques expliquant l'univers et pensaient que l'homme était la mesure de toute chose, ne pouvait que séduire cette élite centrée sur elle-même et ses plaisirs, à mille lieues des commandements rigides du Dieu des Juifs.

À treize ans, comment Marie aurait-elle pu saisir ces subtilités philosophiques ? À son arrivée, elle n'a compris qu'une chose : ici, les gens vivaient d'une façon tout autre qu'à Béthanie. Ils étaient libres de s'exprimer, de circuler, de manger, d'agir, de séduire sans craindre d'être jugés à l'aune des directives religieuses. Le corps pouvait s'exhiber. On avait le droit de l'admirer et de lui rendre hommage. De l'offrir à qui souhaitait le flatter. Le désir était roi. Un seul péché : ne pas l'écouter.

### III

À Magdala, enfin, Marie respire ! Éblouie par la liberté de mœurs qui y règne, elle a tôt fait de rejoindre le cercle des aristocrates qu'elle rêvait de fréquenter. Sa jeunesse et sa splendeur lui ouvrent toutes les portes. Pleine de fraîcheur et de candeur, la jeune fille semble tombée du ciel aux seules fins de venir égayer, telle une cerise sur le gâteau, l'existence de ces privilégiés entièrement vouée à l'agrément. Sans qu'elle ait à s'en expliquer, chacun se doute qu'elle a quitté son village pour mener grande vie et les hommes se pressent autour d'elle pour lui servir de guide. Ils se font fort de la mener, disent-ils, sur le chemin du bonheur parfait dont le point d'orgue est le contentement de la chair.

Tout à sa joie, elle ne perçoit nullement le caractère insidieux de cette philosophie singulière centrée sur le plaisir, ni n'évalue les périlleuses implications de la démesure. La débauche s'illustre avec tant d'éclat et d'apparente gaieté chez celles et ceux qui tour à tour l'invitent à séjourner dans leurs splendides villas qu'elle se laisse

porter et gagner par l'esprit de fête qui anime leur vie. Marie, si éprise de liberté, si volontaire et rebelle, si avide de nouvelles expériences, est aux anges.

Un temps, elle observe. Intelligente, elle comprend comment tourne ce petit monde aristocratique : sur lui-même. Alors, tranquillement, elle décide qu'elle deviendra le centre de sa rotation. Loin de la soumission à la loi du père qu'elle a connue à Béthanie, elle découvre la domination que sa jeunesse et sa beauté lui confèrent sur les hommes. Elle sera l'impératrice de la gent masculine. Affranchie des conventions et maîtresse de son destin, elle veut aimer et être aimée passionnément. Connaître cet élan irréprensible, souverain, qui la fera se sentir intensément vivante.

L'ivresse implique le débridement du corps. À Magdala ne s'exerce aucune contrainte morale. Il est interdit d'interdire. Oubliés, le Dieu d'Abraham et son cortège de contritions. Le plaisir remplace la prière. Il est la voie d'accès royale au divin, perçu comme un sommet réservé aux esthètes.

Comment la jeune femme pourrait-elle résister à cette rhétorique qui se répand en elle tel un sirop salvateur ? Ainsi débute sa carrière de courtisane, avec cette certitude que le chemin emprunté est celui qui la mènera à sa libération.

Dorénavant, elle est libre, en effet, de choisir parmi la meute des loups affamés celui qui viendra manger dans sa main un morceau de sa propre chair. Cette chair qu'elle donne en pâture à ceux qui gagnent ses faveurs

## IGNORANCE

en lui offrant le gîte et le couvert dans leurs palais mais aussi les magnifiques tuniques dont elle a toujours rêvé, des bijoux de grand prix qui rassurent son ego – elle vaut de l’or ! – et tant d’autres présents. A-t-elle conscience, la belle hétaïre, qu’en les acceptant, elle est en train de se vendre ?

Les hommes qui la côtoient ont l’air si gentils et prévenants à son égard, comment ne pas les suivre ? Plus âgés, ses prétendants sont aussi plus avisés qu’elle. Ils savent que derrière la femme fatale se cache une femme-enfant. Les cadeaux ne sont qu’un préalable. Une preuve d’allégeance à sa beauté. Pour avoir droit au corps, il leur faut leurrer le cœur. Or, celui de Marie est si vaste qu’il accueillerait la terre entière, toujours sûr d’abriter le meilleur de l’être humain quand se présente souvent le pire.

Au début, elle croit dur comme fer les mensonges des beaux parleurs, bonimenteurs de génie rompus au jeu de l’amour et de l’heureux hasard qui place cette jolie fille sur leur route. Ils usent des mots clés et Marie, convaincue d’être aimée, leur ouvre grand la porte de son ciel. Avec ferveur, elle donne sans compter ce qu’ils attendent – son corps, qu’ils prennent aussitôt d’assaut – mais surtout ce trésor intérieur dont ils n’imaginaient pas même l’existence, puits sans fond de bonté, de clémence et de tendresse auquel ils s’abreuvent abondamment, avant d’aller étancher leur soif ailleurs sans un mot d’adieu. Chaque nouvelle rencontre apporte la même cruelle déception : aucun homme ne s’attarde plus de quelques

jours ou quelques semaines auprès d'elle. Qu'importe, elle poursuit sa quête. Comme le cœur, l'espoir n'a point de limites.

Cependant, peu à peu, elle apprend à reconnaître le vrai du faux. Il arrive qu'un amant soit honnête et n'ait pas recours à la manipulation. Elle ne peut s'y méprendre : coïncidant avec ses actes, ses mots étincellent de sincérité. Véritablement épris de la jeune fille, il l'aime avec passion et elle vibre de recevoir un peu de cette douceur qu'elle a déversée jusqu'à présent sans retour. Réconforté, le corps de Marie cesse d'être un morceau de chair livré aux appétits voraces. Il s'éveille et s'épanouit. L'amant prend le temps de contempler et de flatter ses formes. Sa main s'attarde sur la courbe des reins, la rondeur des seins, effleure ses tétons raidis, puis s'enhardit à descendre vers le bas-ventre, demeurant longtemps à la lisière de contrées aventureuses avant d'oser les explorer. Cette terre intime, découverte à deux, s'ouvre sous la caresse, invitant l'écu à la conquérir sans précipitation quand tous les autres avant lui l'avaient assaillie. Fort de l'autorisation de la jeune fille, lorsqu'il s'immisce puissamment en elle, pour la première fois, elle goûte l'onde majestueuse qui monte crescendo des profondeurs de son être et l'envahit de part en part.

Hélas, l'amour humain, *a fortiori* la passion, s'avère fragile, aléatoire, imparfait. Inexorablement, il fuit quand on croit le tenir. Ou pire, il s'altère et s'appauvrit. Après l'envol des ébats, les amants retombent lourdement au sol,